

Trois poètes, trois maisons

Robert Melançon, *Le dessinateur*, Montréal, le Noroît, 2001, 62 p., 15,95 \$.

Jean-Paul Daoust, *Les versets amoureux*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 180 p., 20\$.

Robert Giroux, *Gymnastique de la voix*, Montréal, Triptyque, 2001, 58 p., 15 \$.

Jacques Paquin

Number 105, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2002). Review of [Trois poètes, trois maisons / Robert Melançon, *Le dessinateur*, Montréal, le Noroît, 2001, 62 p., 15,95 \$. / Jean-Paul Daoust, *Les versets amoureux*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 180 p., 20\$. / Robert Giroux, *Gymnastique de la voix*, Montréal, Triptyque, 2001, 58 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 45–45.

Robert Melançon, *Le dessinateur*, Montréal, le Noroît, 2001, 62 p., 15,95 \$.

Jean-Paul Daoust, *Les versets amoureux*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 180 p., 20 \$.

Robert Giroux, *Gymnastique de la voix*, Montréal, Triptyque, 2001, 58 p., 15 \$.

Trois poètes, trois maisons

*Des recueils représentatifs de la manière
de trois maisons de poésie.*

POÉSIE
Jacques Paquin

C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE ROBERT MELANÇON fait paraître un recueil au Noroît. Et pourtant, rien de plus naturel puisqu'il s'y retrouve en bonne compagnie avec ses amis et collègues Jacques Brault, Pierre Nepveu, Michel Lemaire, Pierre Ouellet, etc. Aussi, c'est avec un sentiment de familiarité que le lectorat du Noroît accueillera ce poète qui, sans faire de bruit, est en train de nous donner une œuvre modeste pour ce qui est de la quantité, mais assurément d'une très grande valeur.

Peindre le regard

Il serait banal de qualifier ce recueil, comme l'œuvre entière de Melançon, de poésie du regard. Depuis *Peinture aveugle* (1979), le poète (aussi essayiste et traducteur) éprouve les limites du « voir » en recherchant l'expression de l'indicible à travers des objets muets (la peinture, le dessin). C'est que le regard porte non pas tant sur des œuvres données que sur un quotidien inéluctablement soumis au changement, sinon à la disparition. Saisissons au passage ce fragment 8 de « Rythmes naïfs » : *Il ne se passe rien, / Dans l'étendue, / Que la pluie, / Dans l'air incolore. / L'âme devient / Ce qu'elle voit : / La flaque / Que la pluie émeut.* (p. 31)

Dans ce recueil dédié au poète George Johnston et encadré de deux poèmes épistolaires qui lui sont également destinés, Melançon contemple divers paysages, réels ou imaginaires, et se hasarde à traduire les impressions qui appartiennent à l'œil. La sobriété de cette poésie, laquelle peut paraître simpliste pour un lecteur distrait, lui vient d'une vaste culture ; celle-ci se reconnaît à la maîtrise du vers et à un goût incontestable pour des motifs fournis par la tradition : l'automne, dont le poète tente un « essai de définition », « Un érable, l'hiver, la nuit », titre qui résume à lui seul presque toute la poésie du siècle dernier, la tradition orientale des haïkus de même que, sur le plan artistique, la technique de la pochade et la nature morte. Sous la variété des objets, on discerne l'idéal verlainien de la légèreté. Qu'est-ce que le paradis ? C'est aller « Vers des mondes possibles / Où l'on vivrait dans la lumière affinée, / Sans que rien pèse. » (p. 47) À l'encontre de toute volonté de créer des éclats, Melançon est fasciné par « le motif pauvre » (p. 43) des choses et des hommes. Au fil du recueil, le lecteur a ainsi le plaisir de lire une petite leçon d'écriture, disséminée ici et là comme les bornes sensibles de la promenade méditative du poète. Un grand petit recueil.

Poèmes roses

Il y avait déjà relativement longtemps (depuis 1994) que l'auteur des *Cendres bleues* n'avait publié aux Forges. Il revient donc à la maison qui l'a fait connaître avec des textes qui mélangent la tradition romantique et l'expression d'une sexualité gaie ancrée dans le *xix^e* siècle. Avec *Les saisons de l'ange* (publié en deux tomes), Daoust s'essayait à une forme relativement traditionnelle ; ici les figures du sacré côtoient les métaphores empruntées à l'actualité technoscientifique. La structure du recueil, par sa division en deux volets, (« Le ciel » et « L'enfer »), décalque les vers célèbres de Baudelaire : « Plonger au fond du Gouffre, enfer ou ciel, qu'importe ? » On

aura ainsi, d'un côté, les poèmes (plus érotiques qu'amoureux, mais c'est affaire de perspective) cautionnés par les écrits mystiques de Sor Juana Inez de la Cruz. L'autre porte d'accès du recueil s'ouvre sur un imaginaire plus noir où, à l'instar de Denis Vanier dont la mémoire est saluée au passage, l'écriture préserve du mal (« J'écris pour ne pas tuer », écrivait Vanier). Le lyrisme s'y déploie avec aisance, conviant les multiples références à la mystique comme au kitsch (« Moi qui chantais Gigi l'Amoroso/ comment le rejoindre ? » (p. 66.) Celui qui se définit comme « si néo-rococo/ Moi si post Louis II de Bavière » (p. 64) est bien un dandy, mais on pourrait aussi reprocher à ce poseur ses tics d'écriture, entre autres l'usage abusif du « très » (« il s'avance très sexophone » [p. 62]). N'empêche, la faconde de Daoust se soucie peu des redites, c'est l'effet d'accumulation qui compte. Voyez ce bref extrait de ce long poème où l'on peut lire toute la panoplie des souffrances que le poète voudrait infliger à l'amant infidèle : *Alors si tu me fais souffrir / Prends garde à toi / Comme le chante toute vraie diva* » (p. 114)

Le lecteur, même le plus exigeant, se priverait s'il tournait le dos à cette souriante et inimitable démesure.

Moduler le chant

Le dernier recueil de Robert Giroux, directeur des Éditions Triptyque, poursuit un travail sur la voix intime à travers le maintien du vers. Le recueil comporte trois parties. La première, « Méditerranéennes », semble faire écho aux « Gnossiennes » d'Erik Satie, comme la « Gymnastique » appelle les « Gymnopédies » (mais je m'égare peut-être !). Cette première tranche de poèmes se lit tel un carnet de notes de voyage. Comme c'est généralement le cas pour ce genre de texte, le lecteur hésite entre l'appréciation formelle et la reconnaissance des lieux représentés. Le plaisir dépend beaucoup de l'expérience du lecteur, selon qu'elle est livresque ou qu'elle lui vient de ses propres voyages. Le poète reconnaît d'entrée de jeu la difficulté dans une interrogation d'ailleurs valable, pour toute démarche d'écriture : *À quoi bon parler déjà / à demi-mot à mots couverts / à son corps défendant même la main / le poing levé fermé brandi / dans sa culotte la crainte / d'écrire pour ne rien dire / comme si le propos était ailleurs.* (p. 11)

Je suis assurément plus à l'aise avec la section médiane consacrée aux « Fictions ». Plus lyriques, plus sobres aussi et plus près de la voix intime du poète, ces textes disent l'amour entre figue et raisin, avec une certaine retenue. On peut y lire ici ces très beaux vers : *La vie peut être si simple / simple texte entre mes deux mains jointes / dos voûté sous le souffle de la mélancolie / toute bleue / petit écran courbe à ce qui pourrait s'y lire / en toute indiscretion.* (p. 29)

La dernière partie, bien qu'elle soit écrite en vers, tient plutôt de l'essai, voire de la polémique. Giroux y fait le panégyrique d'un écrivain apparemment iconoclaste sur lequel il modèle sa conception de l'écrivain. Dommage que ce volet crée une dissonance dans les inflexions du recueil dont le deuxième volet, en particulier, mérite une oreille attentive.